



En haut à droite, sa maman, Jo Siffert, sa femme Simone et Jean Tinguely, après son succès en Autriche. En bas à gauche, Jacques Deschenaux, à droite de Jo Siffert à Monza. Les autres photos illustrent le GP d'Autriche.

# Le jour où Jo Siffert n'a laissé que des miettes à ses rivaux

/// Le 15 août 1971, Jo Siffert remportait le Grand Prix d'Autriche de F1, en plus de signer le meilleur tour et la pole position.

/// Près de deux mois après ce grand chelem, il trouvait la mort à Brands Hatch, en Angleterre.

/// De La Tour-de-Trême à Zeltweg, les souvenirs de l'exploit du pilote fribourgeois refont surface.

VALENTIN THIÉRY

**FORMULE 1.** «Ce n'est pas possible. Tu n'as pas le droit de faire souffrir tes amis comme ça. A l'avenir, je veux que tu t'imposes de façon plus claire et nette.» Les paroles de Jean Tinguely à son copain Jo Siffert sont encore fraîches dans la tête du fribourgeois Jacques Deschenaux. L'ancien journaliste et bon ami du pilote se souvient parfaitement de la scène. Résistant au retour de Fittipaldi, «Seppi» vient de gagner le Grand Prix d'Autriche à Zeltweg sans quitter la seule fois la première place,

après avoir décroché la pole position et signé le meilleur temps au tour. Un genre de grand chelem.

Sorti de nulle part, comme à son habitude, l'artiste à la moustache déboule sur le paddock de l'Osterreichring, après le drapeau à damier. «Il ne disait pas quand il venait. Et là, sur le ton de la rigolade, il reproche à Jo de l'avoir fait stresser en fin de parcours alors qu'il a tout raflé», raconte Jacques Deschenaux. Ce 15 août 1971 sera la date de la deuxième et dernière victoire en F1 de Jo avant sa mort tragique le 24 octobre de la même année.

Jo Siffert débarque en Autriche avec sa maman qui vivait son baptême de l'air en avion. Il a 35 ans et célèbre sa première saison chez BRM, une écurie d'un standing inférieur à Lotus ou Ferrari, mais avec plus de moyens que ses précédentes. Avant ce huitième rendez-vous du championnat, le contexte est compliqué. «Jo devait s'adapter à son nouveau team. Puis, quand il commençait à comprendre son fonctionnement, son équipier et numéro 1 mexicain Pedro Rodriguez a perdu la vie le



«Jo Siffert retrouvait un rôle qui correspondait à son talent et à son grade.»

JEAN-MARIE WYDER

11 juillet», explique Jean-Marie Wyder, 70 ans, auteur du livre *Il s'appelait Siffert, Jo Siffert*. «Il a alors dû prendre le leadership. Ce qu'il a fait.» Et Jacques Deschenaux, en reportage sur

place, de poursuivre: «La voiture n'était pas prête en début de saison. Les résultats ne sont pas marquants. A Zeltweg, elle arrive à un niveau de performance qui permettait de rivaliser avec les meilleurs. Jo savait la tenir jusqu'au bout. Il était capable de gagner. Il aimait ce circuit rapide.»

**Emerson Fittipaldi**

Une vitesse de 212 km/h de moyenne. C'est ce qu'il a fallu à Jo Siffert pour l'emporter. Le fribourgeois a compté près de trente secondes d'avance sur le

(n.d.l.r.: une lente crevaison). Emerson m'a toujours dit «deux tours de plus, et je l'avais». Tant mieux. Son dauphin avait assez gagné. On s'est ensuite tombé dans les bras. Il y avait beaucoup d'émotion avec Jean, sa maman et sa femme. Ils ont fait une très belle fête. Moi, je suis rentré travailler à Zurich», ajoute Deschenaux.

**La confirmation**

Sur le site web de l'exposition sur les 50 ans de la mort de la légende, Jean-Marie Wyder note que Siffert, avec cette démonstration, retrouvait un rôle qui correspondait mieux à son talent et à son grade. «Il faisait partie des cinq ou six meilleurs pilotes de la planète. Mais à cause du matériel, il était en dessous des autres. Cet exploit a été salué par tout le monde», précise le Valaisan qui avait écouté la course scotchée à sa radio, retenu par l'école de recrues. Un fait marquant qui l'aurait propulsé au sommet pour la suite de la carrière? On ne le saura jamais. «Mais je

pense que oui. On lui prédisait le titre mondial en 1972. Car lors de son premier succès en Grand Prix en 1968, il s'était révélé dans le milieu. Ce jour-là, c'était une forme de confirmation qu'il fallait compter avec lui. La presse suisse était sans retenue», conclut Jacques Deschenaux, 75 ans.

C'était il y a 50 ans, en Autriche. Il n'y avait pas un nuage. «Il faisait absolument superbe», d'après le journaliste. Il y avait une grande tension nerveuse. Jo Siffert s'était préparé avec sérieux. Comme de coutume, il avait fait une sieste de dix minutes avant de prendre le volant de son bolide. Cette razzia réalisée à Zeltweg lui avait permis de finir 4<sup>e</sup> au classement final du championnat, ex aequo avec le Belge Jacky Ickx. Elle fait aussi encore un peu plus regretter le drame d'automne 1971 à Brands Hatch. ■

**L'exposition permanente Jo Siffert 21 se tient jusqu'en décembre au Swiss Viper Museum à Givisiez.**

## Trois questions à... Benoît Morand



Ancien pilote professionnel et ex-proprétaire de Morand Racing, de Marsens

Monsieur Morand, où étiez-vous le 15 août 1971, dans l'après-midi?

J'étais devant ma télévision, avec mon père, dans notre maison à La Tour-de-Trême. J'avais 13 ans. Je me souviens avoir vu Jo Siffert mener la course d'un bout à l'autre. Nous étions très inquiets vers la fin, car il ralentissait et, derrière, ça revenait fort. On saura plus tard que c'était à cause d'une crevaison lente. A l'arrivée, nous avons poussé un ouf de soulagement.

Ce n'est pas le seul événement ce dimanche-là, Jackie Stewart abandonne, mais est sacré

champion du monde pour la deuxième fois. Et un petit nouveau, Niki Lauda, vit son premier départ en Grand Prix.

La future star autrichienne n'était sur les tablettes de personne à l'époque. Non. Le fait marquant, c'était le grand chelem de Jo. C'était assez fou. C'est passé dans tous les journaux. Je me rappelle que sa maman était sur place. Il était beaucoup mentionné que Jo était très fier d'avoir pu gagner devant elle.

**Elle a signifié quoi pour vous, cette incroyable victoire ?**

La confirmation de son talent. Jo Siffert a déclenché ma carrière dans le sport automobile. C'était un visionnaire. Nous, les jeunes pilotes suisses, aurions aimé avoir la chance de rouler auprès de lui pour profiter de ses conseils. C'est le contraire qui s'est produit. En octobre 1971, nous perdions un guide. VT

## «Une noblesse qui échappe aux prétentieux»

Johnny Rives a travaillé pour le journal *L'Equipe* de 1960 à 1996. Le Français de 84 ans a couvert un paquet de Grands Prix de Formule 1. Il y a 50 ans en Autriche, il était aux premières loges pour assister au récital de Jo Siffert. Le principal souvenir qui lui vient à l'esprit? L'humour du pilote fribourgeois. «A l'interview après sa performance, je lui demande pourquoi BRM n'a pas encore installé un système de prise d'air comme chez Tyrrell, narre-t-il. Jo m'a alors répondu: "Si quelqu'un mettait des tonnes sur sa voiture, tout le monde se pencherait sur cette nouvelle mode". Il avait abordé cet exploit avec une certaine distance, sans être imbu de lui-même.»

Ce triomphe autrichien n'a pas vraiment surpris Johnny Rives. Pour le citoyen de Toulon, Jo Siffert

était déjà sur le toit du monde à ce moment. «Il touchait juste le pinacle de ce qu'il recherchait, considère-t-il. Ça avait un peu été le cas avec sa Porsche 917 en endurance. Mais la F1 était plus ancrée en lui. Ce week-end à Zeltweg a aiguisé son appétit de victoires et de réussite en F1. C'est probable qu'il aurait enchaîné d'autres succès sans sa disparition. En tout cas, la BRM est restée compétitive.»

Jo Siffert, un fribourgeois parti de rien et qui a grimpé au sommet du sport automobile international. «Il ne se prenait pas au sérieux et c'est ce qui le rendait attachant. Ça lui donnait une noblesse qui échappe aux prétentieux et à ceux qui croient avoir dominé le monde.» VT